

Dm 68035

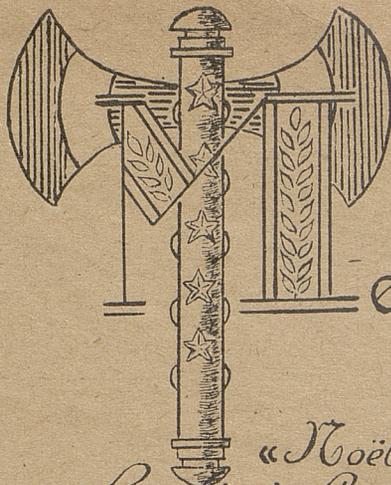


ORGANE DE LIAISON DES PRISONNIERS DE GUERRE FRANÇAIS

STALAG VIII B.

ZWEIGLAGER TESCHEN

40P. 1087 Res.



mes enfants,

« Noël ne l'oubliez pas, c'est la nuit de l'espérance, c'est la fête de la Nativité. »

« Une France nouvelle est née. Cette France, ce sont vos épreuves, vos remords, vos sacrifices qui l'ont faite. Comme vous saurez la faire belle dorénavant. »

« Mes amis ayez confiance, reprenez courage. Faites ce soir le serment de participer de toutes vos forces à cette grande renaissance pour que vos enfants connaissent à nouveau des Noël dans la joie. »

« Serrez-vous ce soir autour de moi pour que cette France, une France neuve et saine, grandisse et se fortifie. »

« Bientôt vous verrez luire l'étoile qui guidera votre destin. »

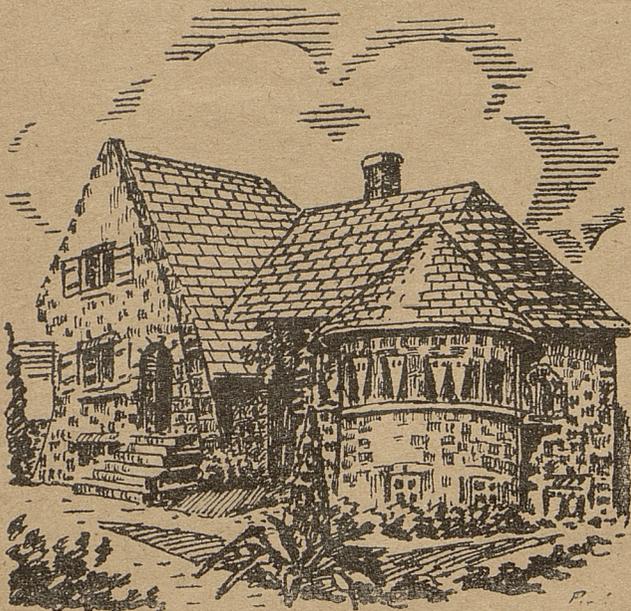
Bon Noël mes enfants.

et VIVE LA FRANCE!

J. Pétain

• Rêve de Noël.

11 heures sonnèrent lentement à la vieille horloge Vellave . . . La bise glaciale s'engouffrant sous les lourdes portes de chêne siffla lugubrement. Sur le plateau de Montfaucon, la tempête se déchainait avec une violence inouïe. En cette nuit du 24 décembre des lumières tremblotantes guidaient comme autrefois les bergers de Bethléem, les villageois vers leur église moyenneuse. Au «Clos Fleuri», dans la salle à manger, près de la cheminée monumentale ornée de deux ferrats rutilants, s'acagnardant sur le fauteuil ancestral, grand-père égrenait entre le pouce et l'index les gros grains du chapelet de merisier laissé en la demeure familiale par l'apôtre des Cévennes, St. François Régis. A l'angle de la villa, la «Folette», gardienne fidèle, hurla tristement dans la nuit.



Le «dernier coup» venait de sonner, annonçant aux campagnes que l'office divin allait commencer, lorsque la «Folette» se mit à japer, réveillant grand-père endormi par la chaleur des grosses bûches fendues de ses mains calleuses. — C'est un retardataire qui passe près de la maison — se dit Jean-Pierre et, de nouveau sa fête reprit le mouvement du balancier. Tout redevint calme; la tempête maintenant apaisée, seule la neige tombait lentement en gros flocons étoilés.

Le chien japa à nouveau, mais cette fois-ci c'était certainement quelqu'un qui rôdait autour du «Clos Fleuri». — Allons «Folette», tu ne me reconnais pas? c'est Jean-Claude. — Bientôt les aboiements cessèrent ainsi que la voix.

Jean-Claude, c'était bien lui, «en chair et en os» qui venait de retrouver son chien, compagnon des randonnées sous-bois. Plus de trois ans qu'il n'avait revu, si ce n'est en rêve, cette maison si hospitalière, où il aimait se reposer lors des grandes vacances avec Pierrette, son épouse.

Personne ne l'attendait, car la chance seule l'avait favorisé. L'heure de la «Relève» avait sonné un beau soir qu'il regagnait le kommando niché aux pieds des Beskides. Et aujourd'hui il était là comme étourdi. Ses yeux se portèrent sur le banc rustique où aux chaudes heures du mois d'août, sous les frais ombrages des merisiers, il lisait le dernier roman de Pierre Benoît, son auteur préféré. Il promena un regard circulaire sur le jardin bêché si souvent et aujourd'hui tout blanc de neige fraîchement tombée. Alors, une idée lui vint: jadis, à la porte, dans le rosier grimpant, le long du mur, il y avait un vieux clou où l'on accrochait parfois la clé. Qui sait? si elle se trouvait là? Aujourd'hui d'ailleurs toute la maisonnée était à la Messe de Minuit?

Elle s'y trouvait, en effet; il la prit dans ses doigts engourdis et tremblant l'introduisit dans la serrure. La

porte grinça sur ses gonds et Jean-Claude pénétra dans l'enceinte de la maison aimée. La porte de la salle à manger franchie, il tourna le bouton, une lumière bleue, due à l'abat-jour, inonda la pièce, et près de la cheminée, il aperçut grand-père dormant. Ses yeux se mouillèrent et des larmes lentement coulèrent sur ses joues creuses. Enfin il était à nouveau chez lui; il revoyait les objets si chers qui, dans les froides nuits Silésiennes avaient hanté ses rêves, il avait retrouvé son «home», il allait revoir son épouse fidèle.

Il releva la tête; la glace devant laquelle se trouvait la statuette de la Vierge d'Aunis lui renvoyait un visage fatigué, amaigri. Oui, il avait souffert, mais tout cela était bien fini et ne serait bientôt plus qu'un souvenir.

Les larmes essuyées, à pas feutrés pour ne pas réveiller le noble vieillard, il fit le tour du propriétaire. Au-dessus de la cheminée, le vieux Christ était toujours à la même place, un peu plus noirci peut-être. Sur le rebord de la fenêtre, une lettre qui partirait demain pour le Stalag VIII B/Z frappa son regard. Délicatement il l'ouvrit et lut ces quelques lignes «J'espère, mon chéri, que tu fêteras Noël l'an prochain au milieu de nous, mais je ne doute pas que ta pensée soit présente en cette nuit mémorable».

Lentement grand-père se réveilla et ses yeux s'ouvrirent tout grands devant la vision de son Jean-Claude qui se jeta dans ses bras.

La Messe de Minuit terminée, Pierrette en compagnie du «Tonton» Joseph et des «Tatans» Louise et Tonia, rentra et qu'elle ne fut pas sa joie de retrouver enfin son Jean-Claude. Dans les bras de l'un et de l'autre ils échangèrent, comme il y a trois ans, un long baiser, oh! la douceur de ce baiser, la caresse enveloppante de ces mains tant aimées! Le cœur de Jean-Claude battait à se rompre et dans l'ambiance enfin retrouvée de son foyer si longtemps abandonné, il écoutait, extasié, le murmure des lèvres chères qui répétaient pour lui, rien que pour lui, inlassablement «Je t'aime... Je t'aime...»

* * *

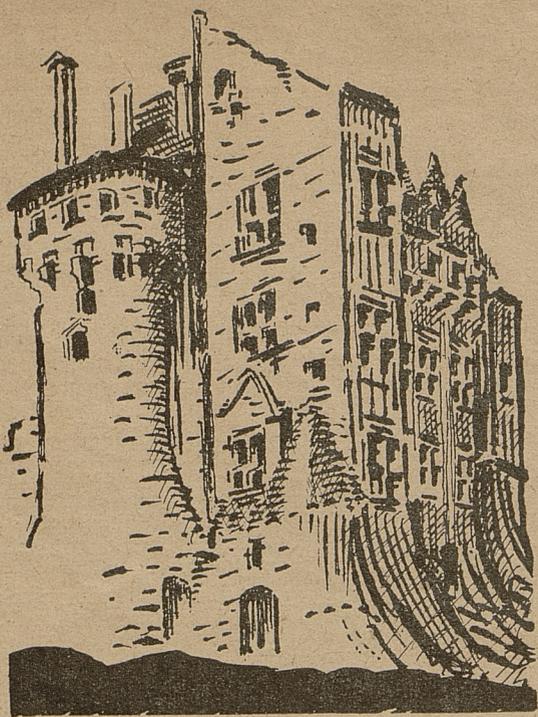
«Aufstehen» lança la voix du posten. Jean-Claude, réveillé en sursaut, s'assit sur son cageot, se frotta les yeux encore gonflés et constata avec mélancolie qu'il venait de faire le plus beau rêve de sa captivité.

Jacques Vidal 13.409.

• Noël au castel.

Il y a de cela bien longtemps; c'étoit à Noël de cette même année où les armées de Picrochole furent défaites par Gargantua dedans la Roche-Clermaud...

En la grand'salle du Castel de Val-Fleuri, la table était dressée pour un fastueux réveillon. Les cristaux scintillaient de mille feux à la lueur des nombreux flambeaux qui se multipliaient à l'infini sur les flancs rebondis des flacons emplis des meilleurs vins. Les pages et les servantes s'affairaient mettant une dernière main à la disposition agréable des couverts. De la cuisine montait par bouffées une odeur alléchante de viandes rôties et de sauces compliquées laissant pressentir les délices de la chère qui serait faite cette nuit-là au château. Près de la haute cheminée où flambait un feu clair se tenait une dame merveilleusement belle. Grande, élancée, la taille souple et fine, elle paraissait être par la pensée bien loin de ce qui se passait autour d'elle. Ses grands yeux noirs brillaient d'un éclat sombre avec, au fond de leur prunelle, un je ne sais quoi de mélancolie se traduisant sur son visage par une crispation amère de ses lèvres fines. Hélas elle avait déjà bien souffert la belle et douce Yolande! Son mari, le Chevalier Jehan de Val-Fleuri était parti peu de temps après leurs noces dans les armées de Gargantua et n'était jamais revenu. Il était dur pour la jeune femme de faire valoir ses terres, de lever les impôts et de parer à toutes les difficultés qu'entraîne la gestion d'un domaine important. Ah! si Jehan était là! Comme tous ces soucis s'envoleraient bien vite! A l'évocation de l'absent ses yeux s'embuèrent de larmes et sa tête lourde de tristesse se pencha en avant comme un beau lys sous l'orage. Qu'elle était touchante ainsi la belle



chatelaine de Val-Fleuri en la grâce rêveuse que donnait à ses traits le regret du bonheur enfui! Elle avait, c'est certain des amis secourables, les seigneurs du voisinage lui offraient bien leur appui, mais n'était-ce pas désir ou cupidité plutôt qu'élan généreux? L'un d'eux même, le Comte de Rochenoire, s'était déjà déclaré et la pressait de l'épouser. Elle avait accueilli ces propositions avec un sourire railleur. Non, son amour pour Jehan était encore trop ardent pour qu'elle se laissât prendre aux belles paroles d'un autre! Et cependant, s'il ne revenait pas, vieillirait-elle ainsi, triste et seule en ce castel avec les fantômes du passé? Yolande secoua sa tête mignonne: «Ah, laissons tout cela pour ce soir, il me faut recevoir mes hôtes. Plus tard nous aviserons, et puis qui sait? Tout espoir n'est peut-être pas perdu!».

Elle alla donc souriante et gracieuse à l'encontre des seigneurs aux riches pourpoints et des belles dames, ayant revêtu en cette occasion leurs plus somptueux brocarts. Après avoir fait compliment à leur charmante hôtesse d'un soir, tous prirent place à table, le Comte de Rochenoire à la droite de la belle Yolande. Une place restait inoccupée, au haut bout, celle du Maître absent. Les pages, magnifiques en leur livrée bleu et or, apportaient les premiers plats, lorsqu'un homme d'armes fit son apparition dans la salle.

«Or ça mon ami, que nous annoncez-vous? Interrogea Yolande de sa voix suave.»

«Il y a, ma Dame, qu'un pauvre hère à moitié mort de faim et de froid est venu heurter à la poterne et comme ce soir sont Fêtes de Noël nous demandons à votre Grâce de le conserver près de nous pour le remettre en état.»

«Un mendiant, o ciel, c'est le Seigneur qui l'envoie! Ça! qu'on l'amène ici sur l'heure, qu'on lui baille de quoi se restaurer.»

Ainsi fut fait et l'on vit bientôt entrer dans la pièce immense un homme de haute taille, jeune encore mais que la misère et les privations avaient amoindri physiquement. Sa barbe hirsute, son visage hâve et ses vêtements trop amples et fripés lui auraient donné un aspect peu avenant si le rayonnement intelligent d'un beau front et l'éclat spirituel des yeux gris ne l'avaient compensé. Il s'inclina, non sans aisance d'ailleurs et obéissant à l'ordre qu'on lui fit, s'assit à l'extrémité de la table, à la place même où siégeait autrefois le seigneur de céans.

Tout au long du repas qui fut, comme l'on pense, copieux, il se tint coi sur sa chaise, se contentant de jeter de temps à autre un coup d'oeil circulaire sur l'assemblée. Il avait dévoré presque gloutonnement les premières viandes et maintenant prenait plaisir à dé-

guster les mets recherchés qui se succédaient interminablement, car si l'on fait encore bonne chère en notre belle Touraine, ce n'est cependant que chose insignifiante auprès des festins d'autrefois. Adoncques notre homme paraissait revivre peu à peu au sein de cette ambiance capiteuse qui, au dessert, régnait sur les convives. Les beaux Messieurs contaient fleurette aux gentes Dames, toutes roses de plaisir, des rires joyeux fusaient de toutes parts et chacun se laissait aller à l'insouciance et à la gaieté que procurent un repas magnifique et des vins capiteux. Seule Yolande semblait toujours être étrangère à ces manifestations et écoutait d'une oreille distraite les propos galants que lui murmurait le comte de Rochenoire. Elle avait croisé à un certain moment le regard du pauvre mendiant et restait tout émue en soi, le regard limpide et franc l'avait pénétrée jusqu'à l'âme et elle en demeurait profondément troublée; quelque chose qu'elle ne comprenait pas, ou qu'elle n'osait pas approfondir, se passait en elle.

Cependant, comme il était d'usage à l'époque, l'un des hôtes devait à la fin du repas dire un poème ou conter une histoire. Tous prièrent notre chemineau, le dernier arrivé, de s'exécuter, ce qu'il fit de bonne grâce. Il prit donc la parole en ces termes:

«Nobles Seigneurs et gentes Dames,

L'histoire que je vais vous conter ici n'est pas un récit enchanteur mais bien les véritables aventures qui me sont advenues au cours de la guerre picrocholine. J'étais jeune et heureux lorsque je partis avec les armées du bon Gargantua pour délivrer notre pays des mains du terrible Picrochole. Je me battis courageusement, rompant maintes fois ma lance contre l'ennemi et caracolant, sans souci des boulets qui tombaient comme grêle, à la tête de mes troupes. Or un jour que je poursuivais les truands, croyant les acculer à la Loire et les tailler en pièces, je tombai dans une embuscade, et malgré une défense désespérée, fus blessé et pris. On m'emmena en la citadelle de la Roche-Clermaud où je fus jeté dans le plus profond des cachots. Je vécus là de longs mois sur la paille humide, presque sans air et sans lumière, au pain sec et à l'eau, en butte bien souvent à l'humeur maligne des sbires du sire Picrochole qui, pour se divertir, me causaient toutes sortes de cruautés. Et je songeais à ma tendre épouse que je ne pouvais joindre ou toucher par un message. J'ai versé bien des larmes en l'imaginant seule et sans soutien, dans son vieux manoir! Or, un jour où plus triste et plus las que de coutume, j'envisageais la mort comme terme de mes souffrances, j'entendis par l'étroite meurtrière un grand bruit au-dehors. Étais-je bien éveillé? Me haussant tant que je pus vers la petite ouverture, mes oreilles perçurent alors nettement l'écho d'une violente canonnade et de cris de fureur. Un long moment s'écoula, puis le vacarme emplit les couloirs de ma prison et la porte s'ouvrit. Sans plus attendre, je me précipitai à l'extérieur comme un fou et me trouvais bientôt à travers la campagne. Comme il était doux de respirer l'air pur! Je marchai donc tant que mes forces me le permirent et c'est ainsi que j'arrivai ce soir devant le pont-levis de ce chateau.

«Ce n'est pas tout, mais je m'adresserai particulièrement à vous, belle Dame de céans, car je crois savoir que cette histoire doit être également celle de votre cher époux.»

— «Oh! messire, si vous savez quoi que ce soit de lui, dites — le moi bien vite» s'écria Yolande en comprimant les battements de son coeur affolé.

— «Noble Dame, vous qui êtes la plus belle et la plus vertueuse des épouses, — car il y a des sentiments qui ne trompent pas, — vous qui avez attendu vaillamment le retour de celui que vous aimez, vous qui avez prié et pleuré tant de fois pendant de tristes jours, et qui avez su résister aux tentations offertes, que vos vœux soient comblés ce soir, en cette merveilleuse nuit de Noël, car dans un instant vous serez entre les bras de votre mari.»

Il dit défaisant le col de son pourpoint, présenta aux yeux de Yolande extasiée un petit médaillon où était enfermée une mèche de cheveux noirs...

Les spectateurs n'entendirent alors que deux cris qui se confondirent, cris de joie, de surprise, et d'indécible amour «Jehan! Yolande!» Les deux époux enfin

le «clou» était la reproduction d'un bosquet aux capucines grimpantes.

Dans la soirée, au théâtre, il y eut un spectacle; une «veillée» comme nous l'appelions. C'était comique et touchant à la fois. Quelques camarades, déguisés en bohémiens, représentèrent devant nous les scènes de Noël. Ici, je dus m'arrêter quelques instants, car les questions jaillirent de toutes les bouches à la fois — «Aviez-vous un âne, grand-père? — Et le boeuf? — Qui faisait le Petit Jésus? — Mais non, mais non, voyons, vous oubliez que nous étions prisonniers». Et l'un des plus petits de s'écrier: «Oh! que ce devait être joli, grand-père. J'aurais voulu y être, moi!» — Je fronçai les sourcils et le gourmandai rapidement: «Veux-tu te taire. Tu ne sais pas ce que tu dis» — Mais il ne parut pas comprendre, le charmant innocent! Je repris — «Ensuite, ce fut la messe de minuit dans la chapelle du camp, calme et recueillie. Deux sapins élancés, piquetés de bougies encadraient l'autel non loin duquel se dressait la crèche aux personnages de carton. Nous chantions tous d'un seul coeur et d'une voix alors bien assurée les cantiques que vous chantez encore aujourd'hui: «Il est né, le divin enfant — Dans cette étable.»

Puis chacun s'en retourna dans sa baraque et ce fut l'heure du réveillon par petits groupes d'amis. Je me rappelle tout spécialement d'un poulet que m'avait envoyé votre grand-mère et que j'avais précieusement conservé pour cette occasion. Je n'étais pas le seul d'ailleurs à avoir pris ces précautions, car, sur toutes les tables, on voyait des mets agréablement préparés au goût français. Et ce fut, jusqu'au petit jour, le règne de la joie. Et je vous assure que les langues allaient bon train. Chacun racontait les souvenirs qui se rattachaient à la fête de Noël, et à tour de rôle, nous évoquions la pensée de nos parents, ou de nos petits enfants, loin de nous, là-bas, en France! — Une voix flûtée monta vers moi: «Est-ce qu'il y avait des cheminées pour mettre vos sabots?» Pour ne pas troubler la candeur de mon interlocuteur, je répondis simplement. «Nos sabots? Nous étions trop contents de les garder aux pieds pour marcher dans la neige et nous préserver du froid» — Cette réponse parut satisfaisante — «Voilà quel fut notre Noël de l'année 1941 ou 42, je ne me souviens plus très bien car j'arrive à tout mélanger. En tous cas, le Noël 1943.....»

Quelles étaient ces têtes aux yeux boursoufflés, aux cheveux hirsutes, ces visages tout de blanc barbouillés qui d'un seul coup remplaçaient les mignonnes petites têtes qui, il y a un instant, peuplaient mon imagination? Hélas, j'avais retrouvé la réalité; autour de moi, l'un pliait ses couvertures, l'autre se rasait, quelqu'un venait de crier «Au jus» déchainant une cavalcade de sabots. Mon rêve s'était arrêté à Noël 43!

Si vous connaissez la clé des songes, faites-moi donc savoir s'il s'agit là d'un heureux présage!

F. R.

• Nostalgie.

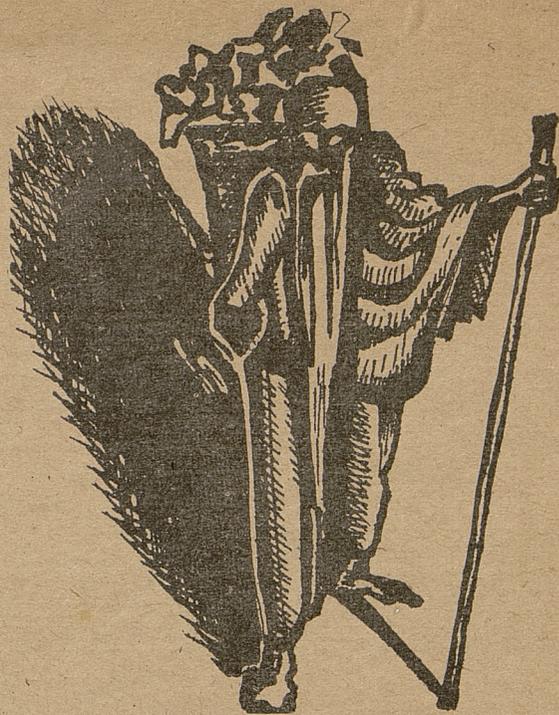
Comme un disque rougi aux Forges de Vulcain,
Le soleil apparaît à l'horizon brumeux
Et ses premiers rayons, indécis et frileux,
Saignent sur le linceul de la steppe sans fin.

Tout est morne et austère en ce pays lointain!
Seul semble vivre un peu sur le fond vapoureux,
Le panache bleuté qu'exhale un toit neigeux
Et qui monte à regret dans l'air froid du matin.

Et, tout en contemplant ce tableau désolé,
J'évoque avec tristesse en mon coeur d'exilé
Ce que serait là-bas ce beau jour de Noël

Sous le toit qui m'est cher, et du sein des nuées
Semble descendre à moi comme un chant irréel,
Le souvenir très doux de mes jeunes années.

Jean Bruet 8.240.



La légende du père Noël.



Petits enfants, écoutez bien...

Lorsque la Vierge Marie eut déposé dans la crèche, entre le boeuf et l'âne, l'adorable enfant, tombé d'elle comme un fruit tombe d'un arbre à l'automne, les Anges annoncèrent aux pâtres d'alentour que leur Roi était né.

Plus que Roi de la terre, il était Roi du Ciel, car son Royaume n'est pas de ce monde, dit-il lui-même.

Les pasteurs et leurs agneaux coururent jusqu'à l'étable, se jetèrent à genoux, adorèrent l'Enfant-Dieu.

Voyez-vous bien? Une vieille étable, couverte de paille, éclairée d'une grande lumière qui n'était point lumière terrestre. Accroupis près de leur mangeoire, un boeuf et une pauvre bourrique réchauffent de leur haleine un tout petit enfant sur qui se penche, jolie, jolice comme votre maman, sa maman à lui, et fort, fort comme votre papa, son papa à lui. Voyez-vous bien? C'est la Sainte Vierge et Saint Joseph.

Et voici que les petits bergers viennent d'entrer. Ils flûtent des chansons, de vieilles chansons de pâtres. Ils offrent des agneaux, des toisons, des fromages, et leurs pipeaux d'écorce. Ils offrent leur pauvreté.

Jésus prend tout et dit merci... Il faut toujours, si riche que l'on soit, petits enfants, dire merci quand on reçoit. Dans le fond de l'étable s'accumulent les offrandes; il y en a tant, ma foi, qu'on ne sait où les mettre. Saint Joseph se hâte à faire de la place, pousse des bottes de paille, appelle les Anges qui chantent sur le toit un Gloria divin pour qu'ils l'aident à la tâche.

Des paysans et des paysannes du village voisin accourent encore. Et eux aussi portent des cadeaux: ce sont des langes, des pains, des volailles, du lait, des dons de pauvres, mais des dons utiles: je vais vous dire pourquoi tout à l'heure. Puis viennent encore des bourgeois, des notables. Eux présentent à Jésus des tapis, des armes, des coffrets, des parfums. Quelqu'un entre, un grand père, qui a les bras chargés de poupées, de jouets de ce temps — là, de raisins dorés et de bonnes choses à croquer...

Et l'enfant Jésus accepte toujours et toujours aussi dit merci. Saint Joseph entasse, ici, là, près de la porte, le long des murs, dans le ratelier des animaux,

réunis, après tant de souffrances, goûtaient en une ardente étreinte le bonheur d'être l'un à l'autre et ne se lassaient pas de se contempler mutuellement, tandis que leurs lèvres murmuraient des mots d'amour.

Et c'est ainsi que prirent fin les malheurs de Jehan et de Yolande par une de ces claires nuits de Noël où Dieu se plaît à faire des miracles.

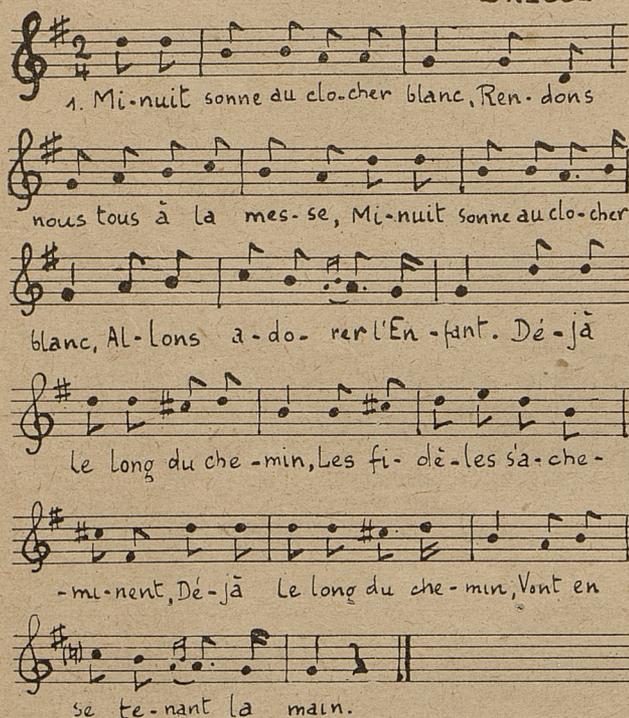
On raconte, là-bas, dans un petit village de Touraine où les ruines du castel de Val-Fleuri m'ont procuré ce récit que les deux jeunes et beaux époux vécutrent longtemps heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Jean Bruet 8.240.

• Noël bressan.

Minuit sonne

BRESSE



1. Mi-nuit sonne au clo-cher blanc, Ren-dons nous tous à la mes-se, Mi-nuit sonne au clo-cher blanc, Al-lons a-do-rer l'En-fant. Dé-jà le long du che-min, Les fi-dè-les sa-che-mi-ment, Dé-jà le long du che-min, Vont en se te-nant la main.

2. Couvrons-nous de nos manteaux
Et prenons notre lanterne;
Couvrons-nous de nos manteaux
Et gravissons le coteau.
Écoutons le carillon
Qui tout là-haut nous appelle;
Écoutons le carillon
Puis, nous ferons réveillon.

3. Souvenons-nous mes amis:
C'est par une nuit pareille
Souvenons-nous mes amis
Que Notre-Seigneur naquit.
Il naquit sans apparat
Dans une modeste étable
Il naquit sans apparat
Sans bonnet, langes, ni drap.

4. Mais bergères et bergers
Enfants, princes et rois mages
Mais bergères et bergers
Tous s'en vinrent l'adorer.
Car chacun voyait en lui
Toute l'espérance humaine,
Car chacun voyait en lui
Tout l'espoir du Paradis.



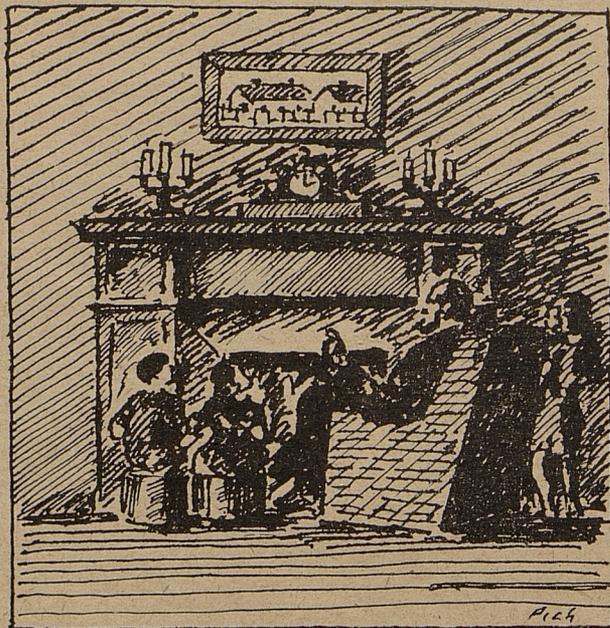
• Noël au camp.

Je viens de faire un rêve, et, bien simplement, je me propose de vous le raconter.

Je me trouvais transporté dans la maison de mon enfance où l'atmosphère était toute imprégnée de douceur et de paix. Quel âge avais-je au juste? Je ne pourrais le dire. Néanmoins, je portais cheveux blancs et réchauffais délicieusement mes membres engourdis à un grand feu qui flambait joyeusement dans l'âtre. Certes, j'étais plus près de 80 ans que de 20. Et j'étais entouré d'une gaie et vivante couronne de petites têtes blondes ou brunes, à la mine éveillée, aux yeux mutins et qui m'appelaient gentiment: «Grand'père.»!

Ils m'aimaient bien ces petits, à coup sûr et se plaisaient en ma compagnie; car l'un d'eux me demanda: «Dis, grand'père, raconte-nous des histoires de quand t'étais prisonnier?» Je me recueillis alors quelques instants, et, probablement parce que l'époque s'y prêtait, je répondis lentement: «Eh bien, je vais vous raconter un Noël que j'ai passé au Camp.» Aussitôt tous devinrent attentifs et je commençai, littéralement transpercé par tous ces yeux grands ouverts où se reflétait la clarté de l'âme.

«J'étais alors dans un camp situé au pied des montagnes et que bordait joliment sur un côté une petite rivière d'ailleurs presque toujours à sec. La neige avait fait depuis plusieurs semaines déjà son apparition et recouvrait toutes choses de son blanc manteau. Noël approchait et nous voulions tous que cette fête fût la plus joyeuse possible. Pour cela chacun se mit donc au travail. Il fut décidé tout d'abord de faire une décoration des baraques où nous vivions, et même un concours avec des prix fut organisé afin de récompenser les meilleurs artistes.» — «Qu'est-ce qu'il y avait, comme prix, dis, grand'père? Des crottes de chocolat?» demande une tête toute bouclée — Je souris — «Mais non, mon petit; il y avait bien mieux que cela, au moins pour des prisonniers: du tabac et des cigarettes!» — La jolie tête bouclée fit une affreuse grimace — «En tous cas, cela fit germer dans les esprits bien des projets. En grand secret, les préparatifs s'organisèrent, chacun voulant garder son idée pour lui. Ce fut donc, la veille de Noël, une surprise pour tout le monde que de voir les transformations que chacun avait fait subir à sa «travée» — c'est ainsi que, dans notre langage de prisonniers, on appelait la séparation entre les lits. Je revois encore une bande de jeunes et gais compagnons (ils ont presque mon âge maintenant!) qui, coiffés d'une superbe chéchia rouge, invitaient les passants à s'arrêter devant leur décor arabe. Ailleurs, c'était un paysage de montagne; là, sous un toit de paille, quelques uns avaient reconstitué un intérieur de chaumière rustique; quelques mètres plus loin, c'était le «Moulin-Rouge», en petit. — Dans la baraque voisine



partout, les merveilleux cadeaux offerts au Roi des Rois.

Voici que sur un signe de Jésus, un Ange écarte doucement la foule qui encombre l'entrée de l'étable. Un pauvre vieux mendiant, misérable, lassé, vêtu d'une longue robe rapiécée de mille morceaux, le visage tout caché par une barbe d'au moins cent ans qui lui tombe jusqu'aux genoux, est admis à l'honneur d'approcher la crèche du Fils de Dieu. Ses mains tremblent, son grand corps frissonne, on voit des larmes qui coulent dans sa barbe. Il adore le petit Jésus, balbutie des mots tendres, fait des salutations à la Sainte Vierge et Saint Joseph. Puis, soudain, il avise toutes les offrandes que les autres ont apportées là. Une immense détresse passe en ses yeux. Il n'a rien. Il n'est qu'un mendiant des routes éternelles et n'a dans sa hotte qu'il fouille jusqu'au tréfonds que des chiffons de drap, des os rongés, des débris de vaisselle, des tas de choses innombrables qu'il vend sur les petits marchés des villes.

Il cherche, il cherche quoi offrir. Des misérables loques qu'il possède, voici qu'il tire un vieux morceau de brocart, ramassé à quelque seuil de tailleur royal.

C'est la plus riche de sa collection, celle dont il pourra tirer un petit bénéfice peut-être. Alors, très bon, il le tend, sur ses paumes allongées, à Jésus qui lui sourit...

C'est si joli, si touchant, petites âmes qui m'écoutez, ce geste-là du vieux bonhomme, que tous ceux qui l'entourent l'envient et pleurent d'admiration.

Lors, Jésus tend vers lui son petit bras de nouveau-né, fait un signe et voici que la robe sale du mendiant se change en beau tissu de neige, pailletée d'argent et d'or. Et voici que sa barbe de cent ans fleurit comme de l'argent vif. Et voici, que dans la hotte se précipitent tous les cadeaux que Jésus a reçus de ses adorateurs : tout, tout s'entasse, tout y peut et il y a encore de la place.

La foule est dans l'émerveillement du miracle. Les Anges eux-mêmes n'en ont jamais tant vu... Et Jésus qui ne parle pas encore la langue des hommes attire à lui un Angelot. Avec des mots que nous ne pouvons pas comprendre mais que savent les petits enfants qui viennent de naître, en des balbutiements que le cœur des mères devine à grand peine seulement, il lui donne des ordres que l'Angelot traduira au vieux bonhomme des routes.

— Au nom du Père, du Fils et de l'Esprit, tu as l'éternité pour toi. Tu vas partir, à travers le ciel, par les grands chemins inconnus des hommes, les voies célestes pavées d'étoiles. En l'honneur de Jésus, tu distribueras aux petits enfants qui sont sages tous les cadeaux que tu portes dans ta hotte. Tu les laisseras tomber par les cheminées et rien jamais ne s'abîmera. Tu sauras donner aux pauvres les vêtements, les bonnes choses à manger avant les jouets. Mais à tous, tu feras comprendre combien il se cache d'amour dans le plus humble objet reçu. Va, tu t'appelles désormais le « Bonhomme Noël » en souvenir de cette nuit bienheureuse. Tu n'auras jamais froid, jamais faim, jamais soif. Tu ne seras jamais fatigué. Tu iras si vite qu'en une heure de temps tu auras visité toute la terre. Et les enfants te béniront tant que, simple et pure, demeurera leur âme... Cette année, tu distribueras ce que tu as là. L'an prochain ce sera autre chose. Jésus te donne le pouvoir de gâter tes protégés comme tu l'entends et de te fournir de jouets et d'utilités où tu veux. Va, va, mon bonhomme Noël...»

Et c'est ainsi que depuis vingt siècles, petits enfants, le vieux Noël, parti de la crèche dépose en vos chaussures des dons bénis et qu'il continuera tant que vous serez des enfants sages.

Jehan le povre Moyne.

N
O
Ë
L



A
l
p
i
n

Comme je voudrais revivre ce Noël de temps de paix, ce Noël dont il ne me reste que des images presque immatérielles, tant elles furent dépourvues de tout vernis de civilisation, de toute contrainte que celle-ci nous impose. Images de vie sans aucun lien avec les dates et les noms!

C'était une nuit froide et claire, une vraie mer de nuit, mouvante, accaparante, sous une apparence de mort. Dans ses flots d'ombre et de clarté lunaire, comme des fantômes, les grands sapins vivaient. Leurs longs fûts lisses semblaient animés de mouvements humains; leurs têtes chenues s'inclinaient en balançant sous la main d'un vent de froidure, mordant, stimulant comme un fouet.

Taches de lumière glaciale, comme morte, qu'une lueur indifférente laissait choir négligemment dans un abîme d'obscurité!

Je revois notre montée vers le village étagé au flanc de la montagne. Là, en montagne, tout n'est pour moi, toujours que vie et réalité. En cette nuit de Noël pourtant, je sentais mes épaules écrasées par cette masse de nature en léthargie, où tout, à l'entour, subissait, indifférent, cet état d'évanouissement temporaire.

Je le revois ce village à l'instant où il nous apparaît dans cette lumière indescriptible de clair de lune sur la neige. Ce fut en moi un réel choc, une émotion comme doit en éprouver tout homme amoureux de lignes pures et souples, en présence d'une belle jeune fille à demi allongée sur sa chaise-longue de convalescente, parée de l'opulente blancheur des lainages.

La montagne offre à ce village personnifié un rude et reposant dossier sur lequel la tête et le haut du buste s'allongent dans un demi redressement plein de vie, de santé et d'attrait. Clignotantes et scintillantes sur

le fond d'hermine d'une neige immaculée les lumières familiales attirent nos regards, éveillent ma pensée. C'est de la vie, vraie, ardente, féconde, qui circule derrière ces lumières invisiblement, et qui voudrait jaillir par leur truchement.

Plus haut dans la montagne, la chevelure est si brune, qu'elle est noire d'ombre et de nuit. C'est en réalité la forêt des grands sapins qui escalade la pente hardiment pour se perdre dans la mer de nuit.

Sur le plateau bien étroit, qui sépare les pentes supérieures du ravin, les maisons, les chalets se serrent plus étroitement dans une sorte de richesse abondante et multiple. Les toits qui luisent aux rayons lunaires semblent se multiplier pour former une masse compacte et résistante. C'est comme les hanches de la jeune fille sur sa chaise-longue. Au-dessus de la jolie fine, parlante de la fête et du buste, c'est l'attrait d'un corps ramassé et élargi à la fois, plein de force puissante et concentrée, c'est l'appel d'une vie ardente mais cachée.

Brusquement cet étalage de vie se trouve coupé, plié plutôt par le ravin. D'abord une pente, qui s'accroît rapidement pour n'être plus qu'un mur vertical, jusqu'à l'eau du torrent. Sur le haut de ces pentes, la lune nous montre encore quelques maisons. Là, pas de lumière ce soir; on devine les étables, les greniers, les lieux où l'homme n'aime pas vivre. C'est le bas du village, jambe et pieds de la convalescente, qui tombent nonchalantes et roides dans le vide de la nuit, vers la froidure humide qui fait taire la voix grondante du torrent.

Ma compagne, avec moi, comme moi, se laisse prendre au charme de cette vision. Elle voit par mes yeux, le village fée paré de blanc et noir dans une symphonie de soie, de laine et de mousseline, qui la vêt comme d'une riche parure enveloppante, sous laquelle lignes et formes s'estompent sans disparaître.

O neige! quelle déesse de couture et de vêtue n'es-tu pas, quand la nature accepte ton oeuvre!

Tous deux nous ne pouvons résister à ce charme, à cet appel du village-fée. La nuit n'est plus froide pour nous, mais réchauffée par la présence de cette vie intérieure. Sur la pente finale, qui va nous conduire au village, nous nous laissons glisser doucement sur nos skis, vers ce havre pressenti de paix, de bonheur d'intimité. Nos coeurs vibrent d'une émotion délicieuse, qui les unit aussi sûrement, aussi intimement que l'amour dont ils sont pleins. Tout en eux, en nous se ramasse, se recueille dans des gestes, des attitudes semblables, étrangement pareils, pour une élévation, une prière — c'est le mot — vers cette vie, cet amour de qui procède tant de beauté.

Pareillement vêtus, si pareillement qu'on ne saurait distinguer l'homme de la femme, nous nous unissons dans la symphonie de la nuit, sans heurt et comme en une fusion à une si éblouissante harmonie, sans couleurs mais d'ombre et de lumière, mais de vie et de poésie. La nature se met réellement à l'unisson du monde, qui ce soir veut fêter la naissance de l'Enfant-Dieu.

Soudain dans ce silence de rêve, de poésie, d'attente, un éclatement jaillit à la fois doux et brusque, la voix du clocher appelle à l'office.

Et nous voici mêlés à la foule recueillie, qui peuple les ruelles du village-fée. La vie intime et cachée s'extériorise un instant. Elle nous invite, elle nous absorbe, elle nous entraîne dans sa chaleur vers l'Eglise, qui là-haut, est bien réellement la tête du village-fée. Vieillards, hommes, femmes, enfants! Cette foule dans sa diversité secrète une force enveloppante, irrésistible, de recueillement, d'élévation, d'unité religieuse. Impossible d'échapper à cette force multiple, dont le lieu est la Foi. C'est une réelle communion qui submerge, qui engloutit toutes les discordes, toutes les rancunes, toutes les rivalités — les âmes des montagnards savent oublier — ne fût-ce qu'une nuit — Et nous citadins, habitués à conserver en ce jour nos habitudes, nos querelles mesquines, nous nous sentons éblouis et subjugués par cette lumière nocturne. Notre égoïsme, toujours vivace, ne peut que se taire et se terrer, vaincu, soumis, et laisser place à cette puissante et rude vie.

L'office terminé, nous nous retrouvons dans la ruelle qui descend vers le plateau étroit. Par groupes de familles voisines ou parentes, la foule se divise à nou-

veau. Ils s'en vont terminer cette nuit sainte en famille, en commun. Il ne doit pas être dit ici, en pleine montagne, que la leçon d'union et d'amour serait si vite oubliée. Comme à l'Eglise, en famille on se retrouve unis pour la joie pure, pour les réjouissances saines. Un groupe, formé par les voisins de nos hôtes, nous recueille et nous absorbe — nous seuls citadins, seuls étrangers. Nous allons participer à cette veillée de Noël, simple et rustique, franche, cordiale, image de la vie profonde de ce village de montagne. Collation, gâteaux, sucreries, chansons, tout cela, sous l'écorce farouche, cache une délicatesse timide des goûts, des plaisirs de l'Alpe. Ah! Comme ils sont loin les plaisirs frelatés, insipides de la grande ville! Comme il fait bon se plonger dans tant de simplicité, de candeur, de fraîcheur, parfois enfantine. Ne sommes-nous pas parvenus au coeur de la jeune adolescente, à demi-allongée sur sa chaise-longue de rocs, perdue dans l'éblouissante et bouffante blancheur de sa parure de soie, de laine et de mousseline?

A mon coeur qui n'a pas oublié, monte le souvenir ardent et vivant, qui peuplera une fois encore ma nuit de Noël.

Jean Martin 53.297.

Dans les pas de l'enfance...

Noël, c'est par excellence le mystère de l'enfance, et donc de la tendresse, de la douceur. L'âme d'enfant du Poverello d'Assise le sentit mieux que quiconque: n'est-ce pas le François des crèches de Noël qui apprit à traiter le Sauveur avec une simple et terrestre familiarité? De lui surtout date la dévotion aux mystères de l'humanité du Christ, et l'on sent, à travers les «mystères», l'influence de cette spiritualité sur l'art chrétien du moyen-âge.

La tendresse humaine s'introduit partout. Voyez aux tympans des portails de nos cathédrales ou au pourtour de leurs choeurs majestueux ces sculptures naïves où près de l'enfançon des servantes s'affairent; voyez ces miniatures des Très Riches Heures du Duc de Berry ou de Charles d'Angoulême par exemple, où, accompagnées de la cornemuse, passent les rondes joyeuses des pastoureaux; voyez ces Nativités où princes et manants, cardinaux et bergers sont rapprochés dans le même mouvement d'adoration; lisez ces contes, écoutez ces Noëls où l'imagination et la fantaisie se donnent libre cours; on sent que l'apparition des Anges dans les cieux a chassé loin les tristes réalités quotidiennes. Les bruits vains du monde se sont évanouis, seuls retentissent «Gloire à Dieu au plus haut des cieux», et «Paix sur terre aux hommes de bonne volonté».

Et il semble vraiment qu'en ce jour les hommes s'essaient à être de bonne volonté. Car cette note de tendresse, de joie naïve, que l'on voit dans l'art chrétien, et qui incline les coeurs à la simplicité, les âmes à la bonté, se retrouve encore dans les cérémonies qui accompagnent la fête de Noël.



Il n'est que d'y voir la place faite aux enfants. La plus grande leur est donnée en Espagne, à Séville : dans le chœur de la Cathédrale, en présence de l'Archevêque et de tout le clergé en appareil, dix garçons, costumés en pages du XVI^{ème} siècle, chantent et dansent, au bruit des castagnettes, le célèbre ballet des Seises, simple déplacement rythmique qui garde un caractère noble et religieux. En Italie, leur joie se manifeste de façon plus bruyante : le jour de la Bèfana — le 6 Janvier — l'église, pendant toute la journée, leur appartient tout entière; maîtres de la place, ils y mènent un vrai sabbat liturgique, dans lequel prêtres et parents, pas plus d'ailleurs que les sacristains, n'ont à intervenir. Et qui, en notre Provence, refuserait aux «minauds» quelques santons, ces délicieuses figurines de terre cuite peintes de vives couleurs qui donnent aux crèches cette allure rustique qui plaît tant aux enfants? Vous connaissez aussi ces cortèges de l'Épiphanie où les enfants vont, de maison en maison, chantant et quêtant : lequel rapportera les plus beaux œufs pour le gâteau des Rois?... Pittoresques et naïves traditions, ne disent-elles pas toutes que Noël, c'est la fête de la simplicité, de la tendresse propres à ceux qui par leur âge et leur pureté sont les plus proches de Celui qui vient à nous couché dans la crèche?

N'est-ce pas plus que jamais l'heure de demander à l'Enfant-Jésus de nous donner cet esprit d'enfance que prêcha si bien François d'Assise? Alors entre les hommes régneront la compréhension et l'amour, et pour tous luira bientôt la paix promise aux âmes de bonne volonté.

Louis DUTOT — Aumônier — 55.707.

Noël de prisonnier

Noël des ans passés, joyeux Noël de France
Avec son cortège de joie et d'abondance,
Noël, tu es pour nous le poignant souvenir
Du bonheur d'autrefois si loin de l'avenir.
Noël, Noël, tu nous rappelles tant de choses
Que l'on retrouve en soi sous les paupières closes:
Chers petits enfants blonds qui dorment sagement
Le visage éclairé d'un sourire charmant
Et qui rêvent sans doute au pays des chimères
Dont parlent les mamans le soir à la lumière.
Dormez chéris, la tête au creux de l'oreiller,
Car les papas s'en vont vers les petits souliers
Poser, à pas feutrés, les choses merveilleuses
Qui vous feront crier de surprise joyeuse.
Lorsque demain vous trouverez les beaux joujoux.
Oh! Chers Noëlés passés, chers Noëlés de chez nous,
Avec la maison tiède et toute illuminée
Par le feu clair qui flambe dans la cheminée.
Près du cercle bruyant et joyeux des amis
Et sur la nappe blanche, où le couvert est mis
Les flacons de vins vieux ont des lueurs vermeilles
Qui mettent des rubis sur le fond des corbeilles.
Noël, Noël! Au fond de notre âme attendrie,
Nous revoyons les yeux de la femme chérie
Qui, ce jour-là surtout, mettait dans la maison
L'enchantement de son amour, de ses chansons.
Oh! le visage aimé, là, contre notre épaule,
Avec la caresse des cheveux qui vous frôlent
Et les mots tendres qu'on se dit tout bas, tout bas,
Entre de longs baisers qui n'en finissent pas.
Il semble que l'on rêve... On perçoit la cadence
De son cœur qui bat doucement dans le silence.
Mais, hélas aujourd'hui, Noël de prisonnier,
Nous devons te passer bien loin de nos foyers,
Loin des petits, de leur maman, dans la tristesse
D'une captivité qui s'allonge sans cesse.
Il n'y aura plus de chanson, plus de bonheur,
Plus rien, qu'un atroce regret au fond du cœur.
Cependant Noël de mil neuf cent quarante trois
Malgré l'exil, malgré la douleur qui s'accroît,
Malgré l'ennui qui nous ronge depuis des mois
Nous allons te fêter ici pour que tu sois
Parmi nous tous, ce soir, un peu de notre France,
Un Noël de chez nous, un Noël d'Espérance.

Large Robert 45.297.

Noël en kommando.

Joseph, une scie en bandolière, rencontre Maurice dans un sentier.

— J'va quèr' l' sapin.
— Qué sapin?
— Ch'ti là de ch'soir!
— Ne te le coupe pas trop grand.

Par la vertu de ce dialogue banal, Maurice reprend délicieusement conscience du caractère exceptionnel de la journée. Cette nuit, on doit fêter Noël.

Depuis longtemps, on en parle. Je crois me rappeler qu'en Octobre, il s'ébauchait déjà un projet de menu. Par la suite, aux bons moments de chaque semaine, c'est-à-dire principalement chaque samedi soir, face à la consolante perspective du bonheur dominical inentamé, les huit oubliés du F. 22 se complurent à remanier, avec la sensualité de l'imagination, le programme des réjouissances futures.

Trois jours de trêve, pensez donc! Ces vacances annoncées en manière de plaisanterie aux Noëlés précédents pour provoquer l'inévitable: «Tu la fous mal!...» à quoi les plus sceptiques d'entre nous faisaient intérieurement chorus, nous les accueillons tout de même avec des visages dilatés par de grands rires ou de ces sourires qui compriment économiquement dans le for intérieur l'ébullition de toute la joie condensée par les natures plus complexes et silencieuses. Tant il est vrai que les créatures les moins fortunées sont les plus faciles à réjouir.

Joseph, ci-dessus présenté, et dont les doigts habiles ont couvert nos murs d'étagères et meublé notre petite chambre de bancs superflus, s'est mis en devoir de confectionner un pied au sapin rituel, scintillant de tous les ornements rococos timidement achetés aux magasins de la ville voisine. Notre propriétaire a suspendu aux aiguilles lustrées de belles pommes rouges et vertes, mal à l'aise dans leur nouveau feuillage.

Cette mise en scène confère à notre baraque un air de solennité qui ne laisse pas d'éblouir nos âmes simplifiées par la monotone servitude campagnarde. Rompus à toutes les tâches, revenus de tant d'illusions, devenus modestes sous la diversité des humiliations, que nous restons enfants!

Nous venons d'assister, dans nos fermes, à la prière grave, dite à haute voix par le père de famille, la femme et les petits répondaient avec application; les paroles latines roulaient pour moi familièrement sur la nappe extraordinaire de cette table étrangère.

Maintenant gavés de savoureux kichen locaux, les prisonniers gravissent avec allégresse les marches ténébreuses de la baraque. Nous ne sommes plus les captifs tout court, nous sommes les captifs de Noël, nous avons une âme d'un jour.

Chacun entre avec son pochon de gâteaux secs, découpés en étoiles, en coeurs, en couronnes, par les mains attentives des jeunes filles du pays. Quelqu'un crie «la bière». En effet, sous la mâle poussée de Maurice et de Mathurin, la brouette cahote le fût, sur les pavés inégaux de la cour. Mathurin demande s'il faut le mettre tout de suite en perce. Joseph répond par un «cha!» impératif et saisit le marteau avec enthousiasme.

La fumée des pipes ne tarde point à voiler d'un nuage de fête les paillasses et les planches grossières de nos couchettes. Un vieux phonographe d'origine slovaque gueule de toute la force de son haut parleur métallique les disques éraillés par un long usage de doigts sans ménagements.

Dans le clair-obscur du couloir qui conduit à la chambre de la sentinelle, le défilé comique des huit bonshommes, aux gabarits variés à la manière de Dubout, chante, siffle, plaisante, derrière les piles laborieusement embrassées des plus rares conserves réservées à cette bombance annuelle.

Et notre fourneau vaste et bleu, luxe unique de notre mobilier, se couvre des plats les plus bizarres, les plus ingénieux, les plus attendrissants. Les incapables de mon espèce ne savent que se frotter les mains en écoutant mijoter, bouillir, touiller, secouer, jurer. Nous

humons un pêle-mêle de parfums prometteurs. Mon ami intime et cuisinier consciencieux, le confrère André, présidente cuillère en main et le visage en soleil couchant, à cet orchestre de batterie de cuisine.

Il a été unanimement convenu que nous attendrions minuit pour commencer les agapes. L'entêtement du gros Pierre, dormeur infatigable. «Eh ben les gars, moi, j'va m'coucher!» n'y change rien. Il ne se couchera pas mais s'endormira doucement, sur la table, jusqu'au jour.

Notre propriétaire, un brave paysan herculéen, abondamment moustachu, promu au rôle de gardien, ayant consenti à ne pas fermer la porte à clef, en prévision de désordres intestinaux, et ne pouvant point dormir de peur d'une maligne évasion, vient de temps à autre évaluer la chambrée et, dans les volutes de son long chibouk, sourit de ses grosses lèvres à notre dissipation joyeuse.

Le caporal, aimable Breton, toujours désigné par son grade et soucieux alors d'opportunité, d'une main tenant sa montre, de l'autre l'aiguille du phono, attend l'instant de déclencher «le Noël en Mer.» Jamais la voix douceuse de Tino Rossi ne sut remuer son auditoire d'une émotion aussi profonde, aussi virile.

Forcé m'est d'escamoter le gueuleton bien que ses fastes soient le plus précieux de la cérémonie pour nous, pauvres diables, réduits à nos palais et estomacs. Vient l'heure des chants. Un débordement de bière inoffensive nous donne l'illusion d'une orgie. Le méditerranéen Maurice, toujours auréolé du soleil de chez lui, se lève le premier pour jeter à pleins poumons: «Jé n'irai pas à ton enterrémin t'es pas un frère, t'es pas un frère, jé n'irai pas à ton enterrémin, t'es pas un frère, t'es un vieux chénapin.»

Plusieurs autres camarades s'exécutent de bonne grâce Nous nous étonnons que Petit Louis qui a si souvent hâblé sur ses dons vocaux, se fasse prier, ce soir. Enfin, se dressant avec brusquerie, comme résolu à quelque grande chose, il monte sur le banc pour suppléer à l'exiguïté de sa taille et nous submerge d'une vingtaine de complaints désolantes. Soudain, il descend, épuisé, au milieu de la somnolence générale que secouent toutefois les applaudissements généreux d'admirateurs insomniaques.

Il est deux heures. Nous abandonnons à regrets le reste des haricots trop copieux, gaspillage excusable des cuisiniers soucieux de faire les choses en grand et nous nous laissons tomber sur notre paille peut-être pour revoir en rêve, dans l'église, la crèche éblouissante et, près d'un grand mouton quelque berger dépeint qu'un songe immobilise, la flûte aux doigts, au bord des rochers de carton.

Louis Pascau 3.329.

Dernière étape du Relais.

TESCHEN, le 4 Décembre 1943.

Au moment où nous nous préparions à mettre sur pied de magnifiques réalisations, peu de temps avant la venue à TESCHEN de notre Ambassadeur, une décision imprévue est venue anéantir nos projets. Dans quelques jours, le Stalag VIII B/Z qui fut le cadre officiel de notre vie pendant plus de 27 mois sera dissous. Aujourd'hui en admirant les objets exposés au Centre d'Accueil, il nous reste le regret de n'avoir pu terminer notre Exposition grâce à laquelle pendant douze jours nous aurions connu des heures intensément françaises; il nous reste le regret de n'avoir pu accueillir l'Ambassadeur des prisonniers de guerre qui nous aurait apporté le salut affectueux du Maréchal et de la France. Au camp nous n'avons pas voulu partir sur une note morose: dans le théâtre où si souvent nous nous étions

réunis pour goûter en commun des heures d'oubli, La «GAITE FRANCAISE», la CHORALE, et l'ORCHESTRE, ont offert trois, soirs de suite un spectacle nouveau. Que tous soient remerciés pour cet effort suprême qui couronne une carrière de splendide dévouement.

Je ne sais encore quelles incidences aura ce changement de camp sur le sort de chacun de nous... un certain nombre partiront vers d'autres lieux; déjà l'on craint de perdre ses meilleurs amis... Pour tous ce sera une date de plus dans le journal de notre captivité.

Une daté qui nous rapproche de notre foyer, de notre clocher de tout ce qui fait notre vie, de la France, vers qui nous tendons vainement les bras depuis si longtemps; la France meurtrie et douloureuse, mais toujours grande et que nous rebatirons plus belle parce que purifiée au feu de nos souffrances, et enrichie en nous mêmes par nos méditations. N'oublions pas l'expérience que nous avons vécue. Dans notre pauvreté, en nous donnant la main, nous avons créé une atmosphère d'entente et de chaude camaraderie. Il faut que cette leçon ne soit pas perdue ni pour ceux du camp, ni pour ceux qui ont connu la vie plus intime encore des kommandos.

A la veille de nous séparer, je vous demande au nom du Maréchal de France qui affirme avec tant de grandeur et d'abnégation l'unité de notre vivante Patrie, de demeurer des apôtres de l'Union. Je vous demande, chers camarades Hommes de Confiance des Kommandos, de continuer à remplir du même coeur votre belle tâche. Dans ce grand ébranlement de la guerre vous êtes parmi ceux qui recréent l'ordre, vous êtes l'armature de notre société prisonnière. Il faut tenir et aider nos camarades à tenir encore.

Je tiens à dire notre gratitude à tous ceux qui partout se sont dévoués pour les autres, à ceux qui maintiennent le bon moral par l'organisation des loisirs; grâce à eux le sourire ne nous a jamais délaissés. A ceux qui, pour de sérieux et louables motifs quitteront nos rangs pour rentrer dans la famille des «travailleurs français» nous demandons de continuer à servir encore par leur conduite sans reproche le bon renom de notre pays.

Si nous restons unis par nos liens de souffrances communes, si nous savons nous serrer dans un mouvement de confiante discipline autour du Chef, si nous restons unis dans notre volonté de refaire notre France avec le noble idéal du Travail, de la Famille et de la Patrie, alors notre captivité aura été féconde et la Patrie, terre de civilisation, terre de nos morts et de nos foyers, terre de nos seules espérances, vivra.

Puisse ce dernier Relais que la bienveillance des Autorités Allemandes nous a permis de publier, vous apporter, chers Camarades des Kommandos, nos vœux les plus chers et l'assurance de notre durable affection.

Au Service du Maréchal

Le Sergent-Chef L. Grenier-Soliget
Homme de Confiance.

Cointain écho . . .

Noël! Noël! Noël! Un son a retenti
Tout là-bas loin de moi au sein de l'ombre épaisse:
La voix d'un vieux clocher a sonné pour la messe
Et c'est son long appel que mon coeur a senti!
Jamais comme ce soir je n'avais ressenti
La langueur nostalgique et la sourde tristesse
De ce carillon clair qui chante ma jeunesse
Au fond du cher vallon où j'ai ri tout petit.
Oh! cloches de chez nous qui égrenez toujours
La peine ou le bonheur au rythme lent des jours
Symbolisez pour moi en ce soir de Noël,
Malgré ma lassitude, un coin de notre France
Et lancez dans le vent votre chant immortel
Qui vibrera longtemps d'indicible espérance!